

Philippe Madec

**Le Coyote, le Petit-renard,
le Geai et le Pou**

*À Florence Delay et
à Jacques Roubaud,
et à Guillaume Geoffroy Dechaume,
qui aimait tant les herbes,
la poésie et les indiens.*

PREFACE

La recherche d'un sens dans les origines trace un chemin dévorant où l'on entre au péril du présent en quête de lueurs justes et pérennes ; elle forme, par un assemblage hors du commun, une trajectoire enroulée, sans grande occasion d'échappatoire.

Si l'on veut suivre cette ancienne voie souveraine, il est essentiel que les guides soient des poètes. Au moment de se risquer dans le monde des mythes, ils savent laisser une porte entrebâillée et, à la force des mots, saper des pans entiers de constructions fabuleuses jusqu'à ce qu'ils soient prêts à céder ; ou bien encore ils entreprennent d'en polir d'autres jusqu'à la lisière du noyau de lumière, au point de nous dépayser dans nos

propres commencements.

Parmi les textes qui convoquent l'origine de la cité, peu d'écrits s'adressent à nous comme un certain récit dont Florence Delay et Jacques Roubaud ont offert la traduction poétique. Qu'il vienne de la tradition des Indiens d'Amérique du Nord, du Peuple de l'Eau-Boueuse, les Winnebagos, importe peu si l'on n'y voit qu'une provenance. Mais ce récit compte. Surtout en ce qu'il annonce une universalité et les sources de sa possible permanence, en ce qu'il rend aimables des restes archaïques, ces vestiges flous et sombres toujours à l'œuvre au fond de nous et au cœur de la cité.

Ce texte-là dit la rencontre de Coyote, de Petit-renard, de Geai et de Pou. Leur désir de vivre ensemble, leur détermination à s'installer quelque part. Et en fin de conte, leur établissement.

Dans la culture indienne, Coyote est une

figure fabuleuse que Florence Delay et Jacques Roubaud présentent comme celui qui « crée la mort, simplement pour résoudre ses problèmes d'alimentation. Et l'amour, par envie de le faire¹. [...] Il est sacré. Il fait rire. En faisant mal il fait du bien. Collectivement. Il soigne, il guérit. Le gai savoir des Indiens consistait peut-être à rire ensemble, non à se lamenter, de leur inconscient. Car Coyote EST inconscient. Ses histoires sont sacrées. On les héritait, on les échangeait, on les achetait, tels des noms. Elles se racontaient d'octobre à mars, jamais en été, quand les serpents sont encore dehors : le conteur eût encouru le risque d'être mordu par l'un d'eux. Et seulement la nuit, sinon le soleil se serait couché beaucoup trop tôt. Il est la plus ancienne créature du Créateur : le conte »².

Coyote est l'être malin, le tricheur ; il assemble le groupe, et mêle d'emblée la

1 - *Partition rouge. Poèmes et chants des Indiens d'Amérique du Nord*, Florence Delay et Jacques Roubaud, Editions du Seuil, collection *Fiction & Cie*, Paris, 1988, page 93.

2 - *Ibid.*, pages 96 et 97.

communauté et la fourberie ; « *il crée le monde mais à peine l'a-t-il créé qu'il le détruit* »³.

Déjà...

3 - Ibid., page 93.

Voici l'histoire de la rencontre de ces quatre animaux légendaires qui incarnent une humanité fondamentale et manifestent un sens encore vivant.

Voici le récit de leur commune entreprise⁴ :

Comme il errait à l'aventure, [Coyote] tomba inopinément sur un petit renard.

« Tiens tiens mon petit frère, toi ici ? Tu voyages sans doute ? »

« Oui oui, c'est bien moi », répondit Petit Renard. Le monde va devenir de plus en plus difficile à vivre. J'essaye de trouver un endroit décent où habiter. Voilà ce que je cherche. »

« Oh oh, petit frère, ce que tu dis est pure

4 - Ibid., pages 107 et 108.

vérité. J'étais justement en train de penser la même chose. J'ai toujours désiré un compagnon. Allons ensemble. »

S'étant mis d'accord, ils poursuivirent leur route cherchant un endroit où habiter.

Comme ils marchaient, ils rencontrèrent un geai.

« Tiens tiens, mon petit frère, que fais-tu là ? » demanda Wakdjunkaga⁵.

« Frère aîné, je cherche un endroit où vivre, car le monde va devenir difficile à habiter. »

« Nous cherchons exactement la même chose. Quand j'ai entendu mon petit frère Renard parler de ça, j'en ai immédiatement eu envie. Allons ensemble puisque nous sommes en quête du même lieu. »

Voilà ce que dit Wakdjunkaga.

Alors ils continuèrent ensemble, et bientôt ils croisèrent un hetcgeniga.

«Tiens tiens, petit frère, que fais-tu là ? » demandèrent-ils.

«Frères aînés, je cherche un endroit

5 - Nom indien de Coyote (note de l'auteur).

agréable où vivre », répondit le pou.

«Petit frère, nous voyageons exactement dans le même but. Quand j'ai entendu les autres dire qu'ils voulaient vivre en communauté ça m'a plu. Vivons ensemble. »

Ils étaient tous d'accord, et bientôt ils arrivèrent à un endroit où la rivière bifurquait et où des chênes rouges croissaient. Un joli coin vraiment. Un coin magnifique. C'était là, ils en convinrent, un endroit délicieux où vivre. Ils s'y arrêtèrent et construisirent une cabane. »

[...]

Au début, c'est-à-dire juste avant ce conte, c'était la fin de la nuit des temps.

Il y avait l'eau et il y avait Coyote. « *L'eau et Vieil-Homme-Coyote* », disent les Indiens, car « *au début des temps, il n'y avait pas de différence. Les créatures étaient parfois des animaux et parfois des hommes* »⁶.

Coyote était sorti — on ne sait comment — du cercle de l'origine. Il s'était mis à parler et, dans le même instant, affligé de solitude, il était parti en quête du partage de la parole⁷.

6 - *Paroles indiennes. Textes indiens d'Amérique du Nord*, recueillis par Michel Piquemal. Albin Michel, Paris, 1993, page 13.

7 - *L'Oiseau-Tonnerre et autres histoires. Mythes et Légendes des Indiens d'Amérique du Nord*, Richard Erdoes et Alphonso Ortiz. Albin Michel, Paris, 1995, page 102.

En route, il créait les terres en soufflant sur des mottes tirées du fond de l'eau. Il se prolongeait sans autre complice que le jour, un bâton avait poussé de sa main et assurait son pas.

Il avait quitté la vérité principale et n'avait de cesse que d'aller, incomplet, empli de désir donc, attiré d'un côté puis d'un autre, tendu vers un vague destin.

Entre ce qui est advenu et qu'il ne sait pas dire — la sortie du néant —, et ce qui advient et qui lui est inconnu — un sens à sa vie —, Coyote est entraîné par une inspiration, faite de respirations accolant pas et instants, inépuisable selon toute apparence, et par ce qui se donne comme vie, aperçue semblable à « *une petite ombre qui se hasarde sur l'herbe et se perd au coucher du soleil* »⁸.

8 - *Sagesse des Indiens d'Amérique*. Textes sélectionnés par Joseph Bruchac. La Table ronde, Paris, 1995, rabat de la 4^e de couverture.

Dans cette errance, qui ne fait pas encore chemin, portant une durée qui n'aboutit que des instants, et sur cette terre singulièrement absente du récit, Coyote se trouve en présence de Petit-renard, que la fortune a placé là.

D'emblée il reconnaît en lui son semblable, au point qu'il s'avoue alors à lui-même. « *C'est bien moi* », dit Petit-renard, assurant à Coyote qu'il a en vérité découvert un soi, comme on saisit un reflet. Par celui-là qui fait face, il est devenu lui. D'ailleurs, Coyote ne peut pas imaginer, pour cet alter ego, un destin contraire au sien : il voyage, sans aucun doute. Un frère alors, mais un petit frère puisqu'il entre seulement dans le récit.

Un pressentiment anime leur condition. À chaque laps du temps qui les éloigne du commencement, le monde devient « *de plus en plus difficile à vivre* ». À chaque pas, ils en prennent davantage conscience, et n'ont d'autre apparente issue que de s'unir dans la même envie : fuir la solitude panique de l'être égaré et inventer les conditions d'une vie.

À l'errance, ils préfèrent un endroit où demeurer. À l'être d'éternité, ils aiment mieux l'existence quotidienne. Ils en ont conçu une fin à leur histoire de nomade souverain : habiter. En vue de l'atteindre, ils ont pensé qu'il leur faut non pas créer — l'idée ne leur est pas venue, ils ont toujours la sagesse du simple —, mais trouver un lieu. « *Un endroit* », disent-ils, ce lieu où ils seront en droit naturel de vivre ce qui est en train d'advenir, et qui leur revient donc. « *Décent* », ajoutent-ils, car la difficulté de vivre leur a inspiré un désir de dignité.

L'errance les a convaincus de cette évidence,

«*pure vérité* » assure même Coyote : au mal-
être grandissant dont la force transperce
chaque jour leur chair, ils ont la force — ça
pourrait être une vocation — de répondre par
une pensée, présente, active, à la conception
d'un avenir qu'ils veulent et savent énoncer :
« *trouver un endroit décent où habiter* ».

Il ne suffisait pas de refuser l'errance essentielle, le corps appuyé sur le bâton. Non, il fallait être en mesure de concevoir l'éventualité d'une existence et la puissance de la volonté.

Il fallait pouvoir imaginer une autre condition que celle qu'ils vivaient là, et réussir à accéder à cette prodigieuse intuition que la vie permet de vouloir plus ardemment que de besoin.

Coyote l'avoue : cette capacité lui est venue du groupe. Il fallait qu'il entende les autres dire la communauté pour la comprendre et la saisir avec eux. Partager un mot avait suffi parce que « *en ce temps-là, les mots étaient magie et l'esprit possédait des pouvoirs mystérieux.*

Prononcé au hasard un mot pouvait avoir d'étranges conséquences, il devenait vivant et les désirs se réalisaient »⁹.

Sans autre forme d'argument, Coyote et Petit-renard vont ensemble car ils sont l'un avec l'autre, seuls malgré tout, mais liés. Chacun de son côté avait présumé que le compagnon serait la pièce indispensable de l'habitation, sa clause. Sans lui, on est face à l'insupportable : à soi-même en sa détresse, ou confronté à l'inconcevable.

À première vue, ils envisagent le séjour avec un autre être légèrement différent : Coyote et Petit-renard, deux bêtes à fourrure. Mis en présence du vide infini, du hasard et de l'aventure, un a rêvé de deux, et l'un de l'autre. Le songe les a rendus possibles. Alors ils se sont trouvés. Les attentes s'ensuivent, mais d'abord répondre au désir d'habitation enfin exprimé et entendu.

9 - *Paroles indiennes*. op.cit., page 13.

En chemin, ils croisent Geai, puis Pou qui sont en quête du même lieu. Avec eux, ils associent dans une égale ambition et sans grand débat, « *endroit à vivre* » et « *vivre en communauté* ».

Forts du nombre, acceptant de plus larges différences, bêtes à poils, à plumes et à carapace, deux devenus trois puis quatre, survient ce qui n'est pas nommé dans le conte : le couple devient société. L'aînesse se dit, c'est l'antériorité d'appartenance au conte.

L'accord s'accomplit à ce moment-là. L'entente, envisageable entre tous, se fait si nécessaire qu'elle se conclut malgré les confusions et la fausse équivalence des volontés propres à chacun. Pourquoi la résolution d'échapper à un monde difficile à habiter entraînerait-elle le besoin de trouver un endroit où vivre en communauté ?

De cette façon et sans retour, l'accord l'emporte sur le clair énoncé de son fondement. L'accord est la réponse à un besoin, et c'est le besoin même de l'accord.

Avec l'habitation, tel est l'autre soulagement attendu ; l'accord et l'habitation resteront désormais indissociables.

La première entente entre Coyote et Petit-renard n'a pas mis fin à la route ; elle leur a procuré une raison : aller ensemble non pas à vau-l'eau mais vers un endroit où habiter.

La seconde à eux quatre déclenche un prodige. L'envie démultipliée devient si puissante qu'elle est capable de provoquer un déluge d'événements inédits. À peine l'accord de vivre ensemble les enthousiasme-t-il tous, qu'à l'abrupt détour d'une virgule, ils arrivent à destination.

Ils sont à ce point fortifiés qu'ils accèdent à la faculté de faire face au lieu qui les appelle. Un lieu qui aspire à leur venue afin de se manifester enfin à la conscience, et devenir une chose et sa notion.

Ils étaient dans la durée homogène de l'errance, à la fois voyage et espérance. Ils étaient nulle part. Voici qu'ils trouvent le lieu, qu'ils aperçoivent la terre, et c'est un paysage.

Ils saisissent les mots qui nomment une rivière qui fait angle et des chênes rouges qui poussent. Ils voient, sur-le-champ, le coin formé par l'horizon de l'eau et l'arbre dressé.

Un coin, où la rivière qui bifurque désigne les directions opposées de l'étendue et les entraîne au-delà de l'horizon, bientôt Est, Sud, Ouest, Nord.

Des chênes y tirent dans la même vigueur le ciel vers la terre, la terre vers le ciel, et

invitent l'un à la rencontre de l'autre les mondes mystérieux de l'au-dessus et de l'en-dessous.

Dans cette légende, l'idée d'espace apparaît ; elle fait suite à l'accord de vivre ensemble. C'est la fusion de deux distances complémentaires, l'une est physique, l'autre métaphysique. L'une est la distance entre soi et les autres ; l'autre est celle qui sépare la communauté de son projet d'habitation.

L'idée d'espace provient là de la prise de conscience de l'étendue existant entre soi et le monde, mesurée par l'intervalle entre soi et les autres — une proximité, semble-t-il —. La somme de ces distances n'a pas de réalité, elle est le projet lui-même. Aussitôt qu'elle est nommée, elle existe.

L'espace participe bien d'une conception, d'un

entendement ; pourtant c'est aussi un enchantement, parfois même un leurre. Ce qui est entendu n'est rien d'autre que ce qui convient, presque ce qui plaît, ce qui est désiré comme le soulagement d'un besoin.

L'espace est une puissance de la volonté d'habiter mais c'est aussi — à n'en pas douter — une faiblesse de l'être toujours perdu, une porte ouverte sur son éperdu besoin de refuge imaginaire.

Tout se précipite. L'important et le difficile ont été joués ; le léger se dégage alors.

La survie assurée, semble-t-il, par la découverte du lieu où vivre, le sentiment esthétique peut naître, comme par surprise, premier bonheur adventice.

Le coin de Coyote, de Petit-renard, de Geai et de Pou ne pouvait pas être un simple coin. Bien entendu, il est joli, vraiment, magnifique de surcroît, à la hauteur du soulagement, en proportion de l'adoucissement si désiré de leur condition.

Transportés, ils nomment la chose : c'est un là. Là : devant, autour, dans ce que leurs yeux

peuvent embrasser, leurs esprits comprendre et leurs volontés communes tenir.

Toutefois, afin que la beauté s'épanouisse, un nouvel accord est requis. Ce sera le troisième, celui-là décisif. C'est « *leur* » lieu, il faut qu'ils en conviennent, c'est-à-dire qu'ils y arrivent ensemble.

Cette concorde les ravit. Alors relâchés, débarrassés des affres de la quête, ils admettent le soulagement, et en espèrent bien davantage. Ils envisagent le plaisir à venir : ce sera un délice de vivre le là.

Habilement, leur lieu possède la beauté et il ouvre au plaisir ; il engage à rester et fournit dans l'éventualité de s'établir, la voie de l'être-là, celle de la demeure.

Eux qui étaient pris au piège fatal du temps, ayant rencontré l'autre puis les autres, ayant conçu l'espace et inventé l'endroit de l'habitation, une fois ces primes étapes dépassées par l'éventualité des plaisirs esthétiques et sensuels, ils sont en situation de s'arrêter.

L'errance principale est écartée. La perspective du bien-être s'est substituée à l'inquiétude et à la peur, au point qu'ils prétendent l'inscrire sans attendre, là.

Mais alors, il leur faut compléter la nature, afin de pouvoir satisfaire leur volonté d'habitation.

Ils prennent la matière à portée de mains et l'entassent dans le but de définir un lieu autre que celui de l'errance. Ils disposent de la matière et installent alors l'endroit du repos, inventent le lieu de l'arrêt de l'errance, le pays où l'errance se repose.

Ils construisent.

Il a fallu qu'ils s'arrêtent pour que soit introduit le premier mot de ce conte à n'être point de nature : la cabane¹⁰.

Voilà qu'à la sortie de l'infini, quelque chose les incarne. Un objet de matière inanimée affirme leur vie, et donne sens à leur félicité.

10 - Cette venue ultime de la cabane peut sembler une réponse purement technique aux envies de vivre là. Et pourtant, même l'abbé Marc-Antoine Laugier qui, sous les Lumières, avait fait de la cabane rustique l'origine de toute construction en avait aussi perçu la cause dans le repos. Il écrivait : « *Considérons l'homme dans sa première origine sans autre secours, sans autre guide que l'instinct naturel de ses besoins. Il lui faut un lieu de repos* » (La cabane rustique). Pour l'Indien comme pour l'homme des Lumières, le repos nécessite la conjonction d'un ruisseau et d'une végétation, signe d'une possible entente avec la nature : « *Au bord d'un tranquille ruisseau, il aperçoit un gazon ; sa verdure naissante plaît à ses yeux, son tendre duvet l'invite ; il vient, et mollement étendu sur ce tapis émaillé, il ne songe qu'à jouir en paix des dons de la nature.* » Cf. *Essai + Observations sur l'architecture*, Marc-Antoine Laugier, Pierre Mardaga éditeur, Bruxelles, 1979.

Les êtres s'assemblent autour de lui, puis en lui.

Un autre temps — est-il plus dense — apparaît alors ; c'est celui que libère la vision enfin complétée de leur situation, l'initiale saisie du monde qu'il vienne de dénicher dans le là, de déclarer à la connaissance.

Après ces épiphanies, viendra le temps de la faim.

Coyote, Petit-renard, Geai et Pou ignorent qu'ils viennent de fonder la cité, par cette mise en œuvre dans la matière de l'accord de demeurer ensemble, au creux du lieu, de faire face au temps et à l'espace.

Une déflagration en chaîne s'est produite, qui les a menés l'un à l'autre, et tous au lieu. Elle se perpétue. Produire, reproduire, se reproduire, et la cité point.

Plus tard, ils seront pris par le besoin de raviver, sans cesse, les conditions de l'Accord initial de la cité, issu des ententes primordiales.

Et dans le but de réaliser ce projet souverain,

ils ne pourront disposer que de la matière, par une organisation de laquelle ils s'évertueront à convoquer de nouveau, à chaque fois : l'amour de la communauté, la volonté de l'habitation, la quête du lieu, le besoin de dignité et la joie.

Convocation principale pour quelque consolation et un peu d'apaisement.

Ce texte est l'introduction de la conférence donnée à la *Graduate School of Design* de l'Université d'Harvard le treize novembre mille neuf cent quatre-vingt-onze.

DU MEME AUTEUR

Chez le même éditeur

EXIST, Editions Jean-Michel Place, Paris 2000

Le temps à l'œuvre citoyen, Plourin-Lès-Morlaix 1991/2001
Editions Jean-Michel Place et éditions SUJET/OBJET Paris 2003

KLADAR, Corps et substances. Où cède ce qui resterait de certain
Editions Jean-Michel Place et éditions SUJET/OBJET Paris 2003

Chez d'autres éditeurs

Boullée, Paris, Editions Hazan 1986, 1989 (épuisé)

Boullée, Berlin, Birkhauser Verlag 1989

Boullée, Madrid, Ediciones Akal 1993

Adrien Fainsilber, La virtualité de l'espace, avec Alain Pélissier,
Editions Electa/Moniteur, Paris, 1988 (épuisé)

La Cité des Sciences et de l'industrie, avec James Hieblot,
Editions Calmann-Lévy, Paris, 1988, 1991

L'En vie, Editions de l'Epure/A Tempera, Paris, 1996

OUVRAGES COLLECTIFS

"Le Devenir Terre du Monde"
in Art et philosophie — Ville et architecture
sous la direction de Chris Younès
Editions de la Découverte, Paris, 2003

"Flou, faible et fragile"
in L'architecture des systèmes urbains,
sous la direction de Jean-Jacques Terrin
Editions de L'Harmattan, Paris, 2003

"Le sens de la nature dans l'œuvre architecturale"
in Philosophie, ville et architecture. La renaissance des quatre éléments,
sous la direction de Thierry Paquot et Chris Younès
Editions de la Découverte, Paris, 2002

"So that life takes place (fragments)",
in Architecture, Ethics and Technology,
sous la direction de Louise Pelletier et Alberto Perez-Gomez
Mac Gill-Queen's Press, Montréal, 1992

"Le temps, vu de l'horizon" avec Michel Corajoud,
in Concevoir, Inventer, Créer,
sous la direction de Robert Prost
Editions de L'Harmattan, Paris 1994

"From the house to the last house"
in Cemetery Art,
sous la direction de Olgierd Czerner et Iwona Juskiewicz
Unesco/Wydawnitwo « WERK » s.c., Wrocław 1995

*Cette œuvre a été publiée par les éditions
Sujet-Objet à Paris en 2004, épuisée, non
exploitée depuis lors.*

*Copyright : ©2004, philippe madec
Copyleft : cette œuvre est libre selon les
termes de la Licence Art Libre que vous
trouverez sur le site <http://artlibre.org>*